Échos du temps de réflexion proposé le 6 février 2010 par CdEP Ile-de-France sous la conduite du père Rémi de Maindreville s.j., rédacteur en chef de la revue Christus*, sur le thème suivant* :

Nos choix : désirs… ambitions… rêves… appels… volonté… liberté ?
Sommes-nous éclairés par notre foi dans le Christ ?

Les réflexions qui suivent sont en partie inspirées d'une longue et riche expérience d'accompagnement, notamment auprès d'ingénieurs et cadres chrétiens. La présence fraternelle et l'écoute attentive n'excluent pas la mise en œuvre d'outils techniques : lors de changements importants par exemple, une grille de relecture peut aider à une prise de conscience des modalités d'un choix. Qu'est-ce qui a pesé dans la décision ? Le choix a-t-il été inconscient ? Ou bien, même préparé, est-il assumé sans recensement exhaustif de tous les paramètres de décision ? Le choix est-il engagement, ouverture d'avenir avec essai d'anticipation, que l'épreuve des faits viendra infirmer ou confirmer ?

Phénoménologie du choix

Nous choisissons plus que nous ne le pensons, sans tout maîtriser, en consentant à une réalité changeante (qu'elle soit proposition, question, malaise, refus, conjoncture) et contraignante, où se pose donc la question de nos espaces de liberté, de notre possibilité réelle de choisir. Le mot contrainte ne doit pas ici être envisagé uniquement avec une connotation péjorative, mais plutôt au sens de la physique, comme une force qui s'exerce et avec laquelle il faut compter. C'est dans ces conditions que la liberté peut véritablement se manifester.

Et le premier choix, fondamental, antécédent de tous les autres, est celui de *vouloir choisir*. C'est une attitude devant la vie, qui n'est pas naturelle, qui n'est pas innée. Elle s'éduque, elle s'exerce, elle peut appeler du courage, de la vertu, du combat. Il s'agit essentiellement de ne pas se contenter d'être le jouet des événements : *oser décider*.

De ce vouloir choisir découle un *pouvoir choisir*, qui amène à considérer, à analyser et à mesurer les marges et les espaces de liberté. On entend souvent dire actuellement, dans les milieux professionnels, que le « système » empêcherait toute liberté. C'est une image fausse : on peut prendre la parole, poser des questions, dire non, avec cette espérance fondée sur l'expérience que la liberté d'action, de parole, est contagieuse. Ainsi, la question des lieux de paroles et d'échanges au sein des entreprises n'est pas anodine. Il y a là un vaste chantier pour restaurer des communautés de travail qui ont trop souvent disparu. C'est d'ailleurs un problème spécifique à cet univers, car dans la vie sociale ou affective, les contraintes sont d'un autre ordre.

Dans tous les domaines, le temps est absolument nécessaire. Nécessaire pour changer une contrainte en appel, en composante de la liberté. Nécessaire aussi pour la réflexion, le recueillement, la maturation, l'intériorisation et la hiérarchisation des arguments ; pour que ceux-ci prennent du poids, y compris ceux qui iront à l'encontre du choix final, afin d'élargir et d'affiner la vision des choses. Nécessaire pour confirmer la décision. On ne peut faire l'impasse du temps lorsque le choix est grave. Et quand le choix a dû être opéré rapidement, il est souvent bon de prendre du temps, ensuite, pour le ruminer, l'intérioriser, afin de le vivre le mieux possible.

Car il faudra aimer le choix réalisé, pouvoir en répondre, en rendre compte. Et dans cette démarche, deux critères majeurs peuvent être avancés pour en mesurer la pertinence et la justesse.

En premier lieu, *la liberté renouvelée*. Un bon choix apporte paix, sérénité, respiration, mais aussi – dans la détermination, l'aisance, le goût, la légèreté – une joie intérieure unificatrice, qui ne se réduit pas au plaisir ou à l'enthousiasme des commencements. C'est une question de sens, de confiance et de cohérence.

Ainsi ce chef d'entreprise qui, avant de mettre en œuvre un plan de licenciements longuement élaboré avec les représentants des personnels de son usine textile, part marcher huit jours avec sa femme dans les Cévennes, pour intérioriser ce choix nécessaire et douloureux, pour restaurer le dynamisme intérieur dû à ceux qui restent, pour sceller une cohérence qui assure un lien entre passé, présent et avenir. L'histoire d'Abraham peut nous éclairer : avec pour moteurs la foi et l'espérance, elle déroule une orientation de vie progressivement modelée et mûrie au fil des événements et des déplacements.

Le second indicateur est *la fécondité*. Pour l'auteur du choix d'abord, qui l'inscrit dans une histoire. C'est ainsi qu'il est souvent bon de ménager des lieux de gratuité dans une vie, des temps de présence belle et bonne au monde (chorale, sport, jardinage, etc.). Pour les autres ensuite, en fécondité sociale, en dynamisme qui se partage, qui fait vivre l'humain.

Y a-t-il un choix chrétien ?

Comment sommes-nous éclairés par l'Évangile, par l'Écriture ?

Rappelons d'abord que le Dieu de la Bible parle aux hommes, choisit l'homme comme partenaire, accompagne l'humanité en ouvrant des chemins de vie. Et que ce Dieu Père donne à tout homme sa liberté : en cela tout homme est à sa ressemblance.

On ne peut donc pas parler de choix chrétien, mais plutôt d'expérience chrétienne du choix, en termes de liberté fondamentale, de sens inscrit dans la vie, de lisibilité… Quant aux « choix de Dieu », qu'en est-il vraiment ? Dieu intervient-il dans nos choix ? N'y a-t-il pas un risque, en développant ce point de vue, de « réenchantement » du monde ? Car Dieu ne se substitue pas à l'homme : si nous n'agissons pas, Dieu n'interviendra pas non plus. Au fil de la Bible, le peuple de Dieu relit son histoire pour comprendre comment il s'est constitué, d'esclavages en exils, entouré de déserts et de puissants voisins. Et il découvre que son unité, son identité, ne reposent ni sur une certitude, ni sur un dogme, mais tiennent à une question profonde, à un doute considérable, qui deviennent sources de foi, de culte, de religion. Cette question qu'on ne peut entièrement circonscrire s'illustre dans le tétragramme, dans le buisson ardent. Au combat de Jacob (Gn 32,23-32), on ne nomme pas Dieu, c'est lui qui se nomme et s'inscrit dans la chair de l'homme. Dieu est d'abord le Très-Bas avant d'être le Très-Haut. Et l'Alliance, dont l'histoire se déroule au long des livres, est l'expérience d'une question, d'un doute, d'un émerveillement d'être un peuple vivant, libre mais faible.

L'idée d'un Dieu qui interviendrait avec puissance, en dépit de la liberté humaine, pour faire triompher sa volonté, se heurte aux récits bibliques où c'est le dernier qui est choisi, où Dieu accompagne jusque dans les replis de la conscience et le besoin de preuves (cf. l'histoire de Gédéon dans le livre des Juges aux chapitres 6 à 9), et jusque dans les désirs qui ne vont pas dans son sens (cf. 1 S 8, où Dieu accède à la demande de son peuple d'obtenir un roi). Mais aussi à tous les épisodes qui montrent un Dieu discret, « murmure de fin silence » (1 R 19,11-13), à l'écoute de son peuple, comme une présence bonne et questionnante, comme une voix perceptible seulement lorsqu'on accepte de faire silence (Dt 30, 15-20).

Sachons alors accepter le don de cette liberté fondamentale dans le choix ! Et confrontons-nous à la difficulté d'être soi, en prenant conscience des écueils et des échappatoires, confiants en un Dieu qui garde foi et espérance en nous – mais qui nous les manifeste aussi en questionnements, en interrogations sur la vérité de nos vies et de leur orientation. Évitons de nous réfugier dans les moyens, de les transformer en fins, d'en faire des lieux de richesse, de pouvoir, de notoriété, de gloire. Gardons-nous aussi de mettre notre foi dans la loi, qui est chemin de rencontre en vérité et non crible dans nos relations humaines : ne contraignons pas Dieu à entrer dans un cadre, lui qui tolère les prophètes hors champ (cf. Nb 11, 24-29). Les moyens sont donc toujours à reconsidérer, dans une disposition d'esprit qui nous replace face à la bonté de Dieu.

L'exemple de Jésus nous éclaire, qui restaure l'homme dans sa dignité lorsqu'il guérit, qui participe à la joie de vivre lorsqu'il transforme l'eau en vin, qui ose accomplir le désir du Père au risque de la transgression lorsqu'il soulage l'hémorroïsse, lorsqu'il touche le lépreux, lorsqu'il entend le cri du mendiant au-delà de la

rumeur de la foule… Il s’inscrit dans une histoire, lorsqu’au début de son ministère il prend le relais et se met à l’école de Jean-Baptiste. Et, en fin de route, il fait seul le choix de monter à Jérusalem pour y abandonner entre les mains de Dieu tout ce qui a fait sa vie, et pour libérer la mémoire de ses disciples par le silence du tombeau vide, cet espace qui permet le doute, qui n’oblige pas à croire, qui ouvre la possibilité de refaire librement les gestes du Christ, ressuscité dans la vie de la communauté chrétienne.

Ainsi, la souveraine liberté de Dieu est aussi la nôtre. Dieu n’a pas de plan précis pour chacun d’entre nous, si ce n’est de nous vouloir libres et heureux ! À nous de prendre les moyens d’un choix libre, juste et bon : poser une alternative équilibrée, rassembler les données utiles à la prise de décision (travail de la raison), trouver, par la prière, la liberté intérieure qui permettra d’écarter les tentations, les attracteurs négatifs, en un temps de purification du désir. Dans cette démarche, la foi ne nous aide pas forcément à faire des choix qui seraient plus purs. Elle apporte plutôt l’espérance que nos choix sont sauvés, qu’ils contribuent à construire un monde plus juste et à annoncer une bonne nouvelle.